

Aubergenville et Epône entre ruralité et industrialisation : de 1789 à 1920.

Les deux villages conservent pratiquement le même aspect depuis le XVIe siècle.



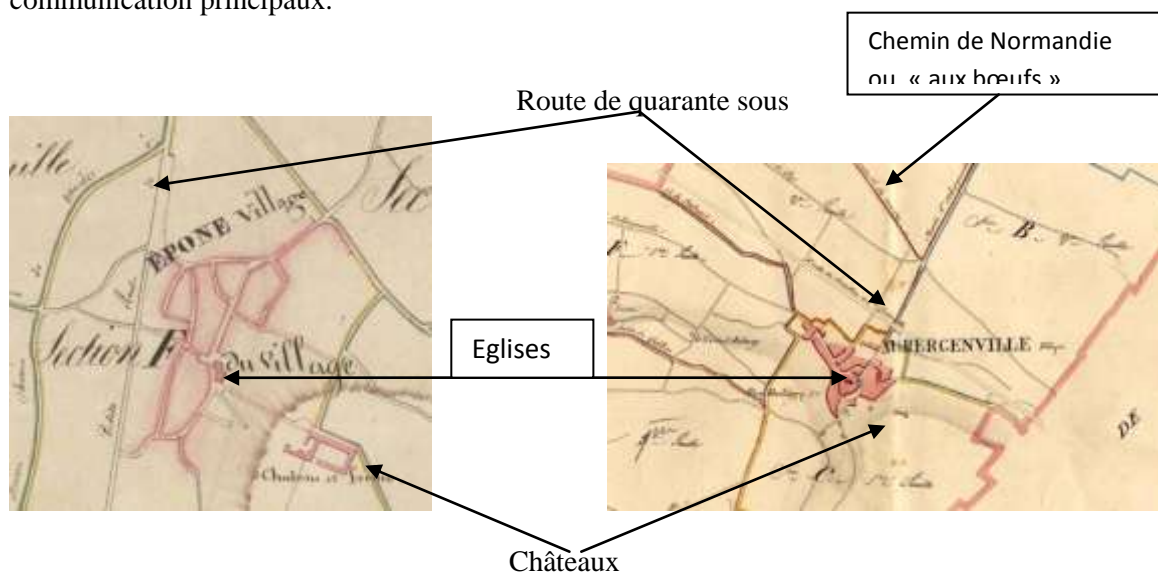
(Epône à la fin du XVIIIe siècle. Lithographie de la B.N. d'après A. de Contades)



(Epône à la fin du XIXe siècle. Détail de carte postale ancienne – archives municipales)

Un siècle sépare ces deux vues du village d'Epône. Le paysage semble quasi semblable, comme figé. La ruralité domine.

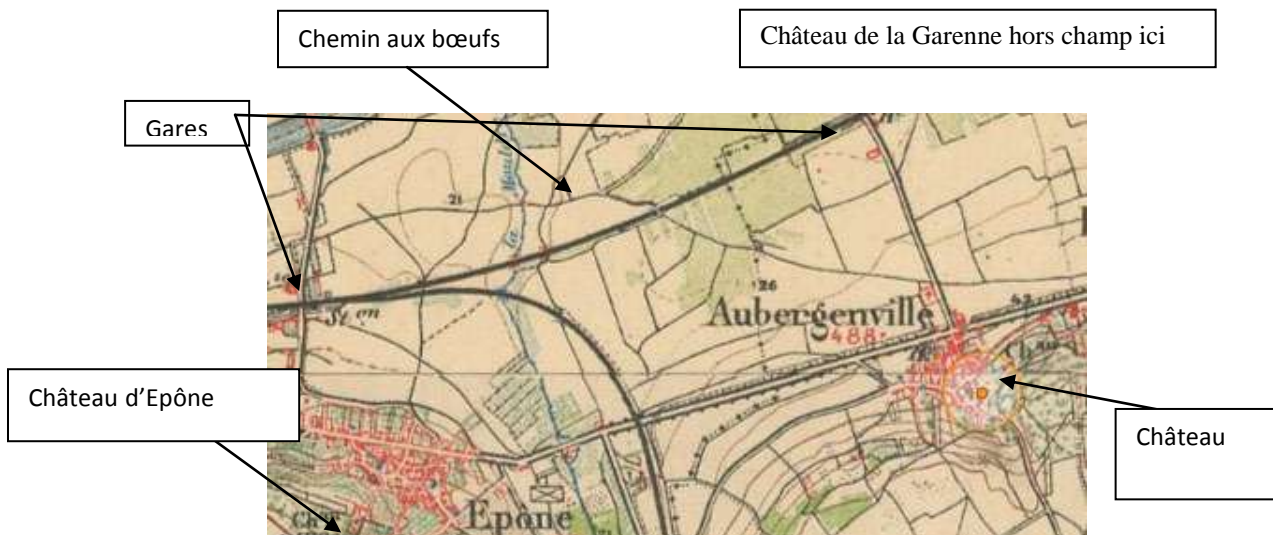
Comme nous le constatons aussi à l'échelle du plan ou de la carte à grande échelle, l'emprise du bâti reste limitée à un gros regroupement autour de l'église, avec de timides avancées le long des axes de communication principaux.



(Détails du cadastre Napoléonien d'après : archives départementales)

Le bourg d'Épône se regroupe au nord de l'église le long des actuelles rues de la brèche, du général De Gaulle, de la geôle et d'Antar...
 Aubergenville semble circonscrit à un petit espace englobant les actuelles rues Jouillerat, de l'église, du blossomier et grande rue...

Un siècle plus tard on note un glissement des constructions attirées par les voies de communications : la route de « quarante sous » qui longe maintenant les villages et la voie de chemin de fer. La gare fait naître un petit quartier, plus développé à Épône qu'à Aubergenville.
 En 1806 comme en 1906, les châteaux semblent isolés dans leurs parcs, situés sur le plateau, ils gardent leurs distances par rapport à la « populace » que sont nos aïeux de l'époque.



(Détail de la carte IGN de 1906 – archives départementales)

La configuration générale de l'habitat est proche de ce que nous connaissons pour les vieux centres d'aujourd'hui. Le crépi recouvrant la pierre calcaire de nombreuses maisons, n'était guère différent.

Deux types de constructions vont compléter ces agencements à la fin du XIXe siècle.

D'une part les édifices publics : mairies et écoles, souvent groupées en un même corps de bâtiments – c'est le cas à Épône et Aubergenville pour des constructions datant du début des années 1880.



(Cartes postales anciennes – collection J.C. Bigant et D.Bricon)

En périphérie immédiate des villages vont s'édifier de grosses demeures bourgeoises, sises dans de vastes parcs boisés. Leurs propriétaires résideront souvent dans la capitale voisine, ne venant qu'en fin de semaine ou en été, profiter de cet espace rural.

Depuis le milieu du siècle, les classes sociales les plus aisées (les années 1900 peuvent être considérées comme un « âge d'or des rentiers ») s'installent en banlieue. L'ouest possède des atouts à un moment où le Paris d'Hausmann établit un zonage social.

Aubergenville et Epône sont très éloignées de ceux qu'un médecin du milieu du XIXe siècle appellera les « Barbares ». Ces classes laborieuses considérées comme dangereuses pour de longues années encore, sont fixées majoritairement au nord et à l'est de la capitale.

Aubergenville et Epône profitent ainsi de leur relative proximité avec Paris. Une lente et bourgeoise migration commence, bien amorcée par les lotissements de Saint Germain, Le Vésinet, Maisons-Laffitte. Sous l'action du duc de Morny à partir de 1860 elle gagne la Normandie et Deauville.

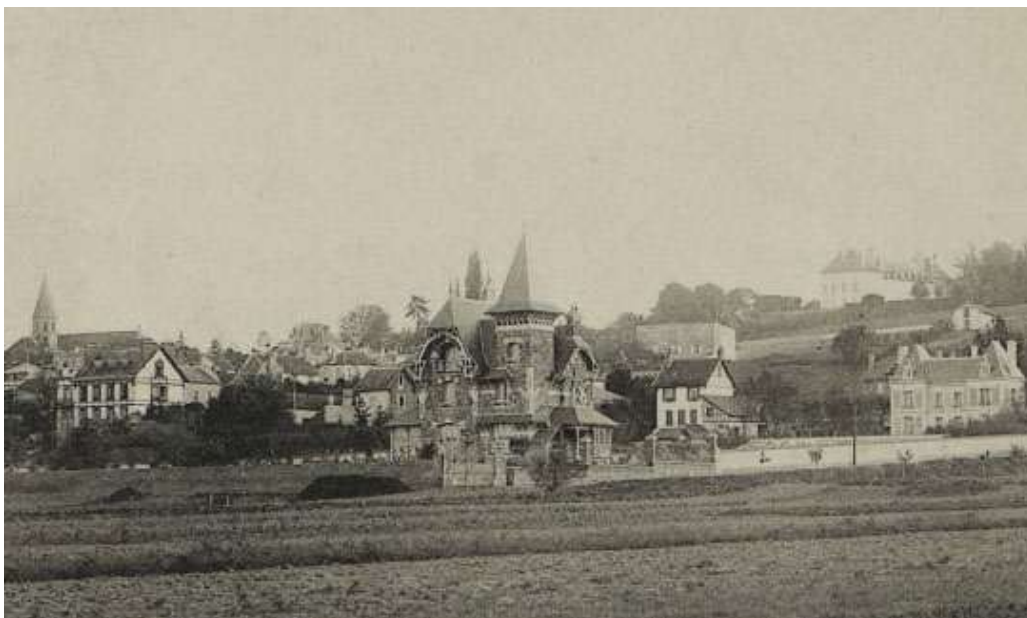
La société adopte de nouvelles mœurs, on se déplace en famille en cette fin XIXe siècle. Pendant longtemps on se contentait d'envoyer les nouveaux nés à la campagne pour le « bon air » et l'allaitement.

On dénombre le décès de près d'une dizaine d'enfants venant de Paris, Versailles, Saint-Germain, entre 1789 et 92 à Aubergenville. Si le chiffre peut nous faire douter de la qualité du séjour, il est significatif d'un effectif global initial, deux ou trois fois supérieur.

L'évolution dans la conception de la famille, de la médecine néo-natale, mettent fin à l'activité de nourrice qui occupait jusqu'alors de nombreuses femmes d'Epône et Aubergenville.

Ces maisons cossues de la fin du siècle, se situent le plus souvent le long de la route principale reliant Saint-Germain à Mantes. Elles seront vite appelées « châteaux » tant elles ressemblent à celles des aristocrates d'antan aux yeux de nos ancêtres villageois (cf. photo ci-dessous)

De ces résidences secondaires beaucoup sont aujourd'hui disparues, d'autres ont vécu une reconversion en devenant des bâtiments administratifs : la vaste demeure propriété du crédit hôtelier jusqu'en 1945 est devenue mairie à Epône ; le château du Vivier accueille un restaurant municipal et des associations à Aubergenville...



(Carte ancienne montrant quelques résidences bourgeoises à Epône – collection mairie d'Epône)

La révolution marquante du siècle est bien celle des transports, les déplacements plus aisés vont faire sortir nos villages de leur relatif isolement et aussi et surtout des pratiques endogames jusque-là dominantes.

La route royale de Saint Germain à Mantes, commencée en 1772, terminée à la fin du XVIIIe siècle, deviendra la route de « quarante sous » dans les années 1830.

Cette artère vitale remplace le chemin de Normandie (le chemin aux bœufs) qu'elle évite en se rapprochant de nos villages, avant d'être absorbée par eux au cours du siècle suivant (l'actuelle avenue du professeur E. Sergent en suit le tracé pour Epône).



A côté d'axes routiers restés rudimentaires, cette voie majeure permet la circulation rapide des diligences et autres malles-postes avant d'accueillir à la fin du siècle, les premiers véhicules à moteurs. Ils sont encore peu nombreux en 1910 il est vrai : 1 seul est recensé à cette date à Aubergenville.

(Carte ancienne - collection monsieur Mauvée)

Elle contribuera à fixer progressivement un peu au nord du noyau principal, un groupe de maisons et d'hôtels restaurants, haltes provisoires pour les voyageurs. Beaucoup de ces lieux sont aujourd'hui fermés, certains encore en activité sont réaménagés au goût du temps : le bois Chevy, la Quichenotte...

La grande innovation qui accélère le désenclavement de la région est bien sûr, celle du chemin de fer.

En 1843, au moment même où le ministre Freycinet lance son plan d'aménagement d'un vaste réseau ferré en France, sera inaugurée la ligne Paris-Rouen via Mantes et la rive sud de la Seine. L'autre, par Conflans se fera plus tardivement. Il faudra aussi attendre 1910 pour le doublement de la voie, débattu en conseil municipal à Epône.

Vous noterez sur la carte de la page 47 que cette ligne évite nos villages. Elle s'installe dans la vallée avec de vastes travaux de remblaiement causant les premières destructions de sites préhistoriques. Pour les élites parisiennes qui prennent alors la direction de la Normandie, l'objectif principal reste Trouville-Deauville. Il faut s'y rendre le plus rapidement possible.

On parlerait aujourd'hui d'effet tunnel, pour cet évitement, partiel cependant, car une gare est prévue dès l'origine à Epône-Mézières.

Pour Aubergenville ce sera à la demande de Monsieur Bertin, nouveau propriétaire du domaine de la Garenne, que la société de chemin de fer gestionnaire de la ligne accordera une halte à Aubergenville en 1883 (notons qu'E. Zola obtiendra la même chose pour sa résidence de Médan).

Les villages ruraux extérieurs à la vallée de la Seine et ceux du plateau s'estiment lésés par le choix du tracé de l'axe Paris-Mantes. Ils obtiennent satisfaction avec la construction d'une voie ferrée Versailles-Maule, prolongée à Epône en 1906.

Un tronçon vers Meulan via le « poteau d'Epône », Aubergenville, Bouaffle, Ecquevilly, permet à ces villages maraîchers du coteau, d'acheminer leurs productions vers Saint-Germain. Cette « escarbille de Seine et Oise » (cf. M. Caminade) vivotera quelques temps avant de s'éteindre dans l'entre-deux-guerres, faute de rentabilité.

Il en restera des rails longeant la route de quarante sous (devenue RN13) jusque dans les années 1950, ainsi que quelques bâtiments sommaires qui constituaient les haltes de ce train original.

La carte postale suivante rappellera peut-être quelques souvenirs aux plus anciens d'entre vous.



(Carte collection Monsieur Coupet)

Le constructeur Pinguely équipait la ligne de ses locomotives à 2 temps. Il disposait aussi d'entrepôts de stockage et réparation dans la région (Epône et ultérieurement Elisabethville).

A ces axes anciens aménagés il convient d'ajouter les liaisons nord-sud revitalisées par la construction du pont de Rangiport en 1885.

Temps béni pour nos villages ?

Epône délocalisera son important marché en gros des légumes près de la gare, facilitant les va-et-vient hebdomadaires des maraîchers et de leurs produits vers la capitale.

Connus et consommés de longue date, c'est en cette fin de XIXe siècle que la notoriété du poireau de Mézières, voire celle des navets d'Aubergenville et autres oignons et asperges, dépasse les limites de l'Ile-de-France.



(Cartes anciennes – archives de la mairie d'Epône – la vue de gauche prise de la vallée regarde le village, celle de droite prise du coteau regarde la vallée)

Les grosses familles paysannes locales profitent de l'augmentation de la demande à la suite de l'essor démographique de Paris et des modifications des modes de consommation.

La vigne est toujours présente jusqu'à la crise du phylloxéra, dont les effets se font sentir en France dès 1864. Notre région ne s'en relèvera pas malgré quelques tentatives de relance. Il est vrai aussi, que le vin du midi arrive maintenant chez nous dans de bonnes conditions et que la concurrence a des arguments gustatifs à faire valoir.

Les vers suivants décrivent nos coteaux entre 1789 et 1880, ils n'ont plus de sens par la suite.

*« ... des coteaux, où, sans peine
Par le travail des vigneron
La vigne vient par escadrons
Montalet, Rengiport, Espône
Triel, ou le bon vin foisonne... »*

(Extrait d'un poème de Menard, dans son « voyage de Paris à la Roche-Guyon » - cité par A. Lachiver dans son « histoire rurale de Mantes et du Vexin »)

Les vignobles seront avantageusement remplacés par des vergers ou autres cultures maraîchères. Le bouilleur de cru passera longtemps (jusque vers 1960) sur les places des villages, pour alimenter la consommation locale en distillant une eau de vie de fruit.

En 1914, nos villages restent de gros bourgs ruraux à peine touchés par l'industrialisation. Une féculerie se construit dans le quartier de la gare à Epône en 1872, une chocolaterie à l'emplacement de l'ancien moulin (aujourd'hui local des compagnons du devoir). Une usine de pain azyme s'installera près de la gare d'Aubergenville.

Tout cela restant lié à la production agricole.



En dehors d'un chantier naval établi près du batardeau, sur la Seine, nos villages semblent moins industrialisés que leurs voisins plus petits de la vallée de la Mauldre.

Celle-ci égrène très tôt : tréfileries, ateliers métallurgiques et autres petites entreprises alimentées par la force motrice des moulins à eau.

(Carte archives mairie d'Epône)

U

n siècle de lente évolution économique accompagné de mutations humaines et sociales déterminantes.

Si la population totale reste quasi stationnaire, sa composition évolue.

Population	1793	1831	1841	1851	1876	1896	1906	1911
Aubergenville	574	571	504	494	483	472	488	511
Epône	1020	906	854	810	860	948	971	984

(Les chiffres proviennent des recensements accessibles sur le site des archives départementales. Ils ne sont pas toujours en accord avec ceux édités sur les sites municipaux)

Sur la longue durée, Epône confirme une supériorité numérique sur sa voisine d'Aubergenville, avec un effectif de population constamment doublé par rapport à elle.

Pour les deux communes, après le déclin des années postrévolutionnaires, l'étiage est atteint au milieu du siècle, accéléré par les effets des maladies et épidémies. Celle de choléra en 1832 sera la dernière grande catastrophe de ce type à frapper nos villages. Elle emporte près 20 à 25% de la population, faisant 81 morts à Aubergenville.

Cet événement tragique aura aussi pour conséquence de faire abandonner les vieux cimetières de centre-ville, qui jouxtaient les églises.

Problème de place et de salubrité, feront migrer nos morts plus au nord, dans la vallée pour Aubergenville, à proximité de la route de la Falaise pour Epône. Les emplacements ainsi libérés, reconvertis en places (boisée de tilleuls à Aubergenville), resteront en l'état jusqu'aux transformations de la seconde moitié du XXe siècle.

Certaines familles enracinées chez nous dès les XVe-XVIe siècles sont complétées ou remplacées par de nouvelles venues. Les noms de Cabit, Bachelet, Cheval, Mallémont, Gojard pour Aubergenville, se trouvent toujours dans les états civils municipaux.

Les bretons, longtemps saisonniers attirés ici au moment des récoltes, finiront par se fixer et monter leurs propres exploitations. Des maçons originaires du limousin ou des marges du Massif central s'installeront aussi pour répondre à la demande de main d'œuvre.

Notre région, malthusienne, plus proche aussi des zones d'activités parisiennes, fixe donc progressivement une population de migrants jeunes, venus chercher du travail.

Ces déplacements de population restent internes au territoire français. Les feuilles de recensement prenant en compte le critère « étranger » restent vierges sur le sujet.

Aubergenville : 1866 → 1 suisse et 1 allemand - en 1876 → 0 étranger.

Epône : 1896 → 21 étrangers : 5 espagnols – 9 suisses – 6 belges – 1 luxembourgeois.

Il faut attendre la toute fin de siècle pour trouver un effectif non national important à Epône ; ce chiffre n'aura rien de significatif jusqu'au conflit de 14-18.

A l'image du registre de 1872 pour Aubergenville, le dénombrement des animaux d'élevage donne des effectifs plus impressionnants.

Dénombrement des animaux domestiques.

I. RACE CHEVALINE.		II. RACE MULLASSIÈRE.		III. RACE ANEVE.		IV. RACE BOVINE.	
Poulains et poulaines au-dessous de 3 ans	4	Jeunes	1	Ânes	2	Veaux de 0 à 3 mois	4
Chevaux entiers (adultes)	71	Adultes	1	Ânes v.	19	Bœufailles, taureaux, génisses	7
Chevaux hongres	6			Ânesses	1	Taureaux	1
Jeunesses	4					Bœufs	1
						Vaches	97
TOTAL	85	Total	1	Total	12	TOTAL	109
V. RACE OVINÉ.		VI. RACE PORCINE.		VII. RACE CAPRINE.		VIII.	
	RACES.					Nombre approximatif de ruches d'abeilles en pleine activité	
	à laine.					30	
	à chair.						
Agneaux	1	Cochons de lait	1	Chèvres	1	États	1
Déjeunes	1	Verrats	1	Bœufs	5	Oies	7
Moutons	1	Cochons	7	Chèvres	10	IX. Canards	1
Enchâs	1	Truies	1	Chèvres	10	Volailles	270
						Poules et pintades	270
						Pigeons	50
TOTAL	1	Total	7	Total	11	Nombre approximatif de ruches	
						40	

(Extrait du registre de recensement d'Aubergenville – archives départementales)

En un siècle, la société rurale de notre région se diversifie, se complexifie lentement.

Les professions liées aux activités agricoles et aux besoins locaux : charron, cordonnier, maréchal-ferrant, menuisier... restent les plus nombreuses.

La montée progressive du tertiaire et des professions libérales se fait parallèlement à l'industrialisation du pays ajoutant de nouveaux notables aux côtés des curés, des instituteurs et du notaire d'Epône. Cette dernière ville demeure plus peuplée, plus dynamique et plus riche que ses voisines.

En 1789 les rôles de répartition des impôts directs montrent une différence flagrante entre les 5000 à 5500 livres dues par Epône, comparativement aux 1200 à 1400 livres demandées à Aubergenville. Les impôts des habitants d'Epône resteront plus élevés, signe d'une plus grande activité économique et de profits plus importants aussi.

La commune conserve de même une avance en équipements et fonctions urbaines qui perdurera jusqu'au milieu du XXe siècle.

Dès les années 1850 y sont domiciliés, 1 médecin, et une sage-femme ; elles seront deux en 1905, date à laquelle s'installe le premier pharmacien. On peut même noter la présence d'un bureau de redistribution de la poste depuis 1830.

Rien de comparable pour Aubergenville à la même époque.

Il y aurait encore beaucoup à écrire sur ce long siècle qui fait passer nos petits villages de : « l'ère des révolutions » à « l'ère du capital » selon l'historien anglais E Hobsbawm.

Ces quelques considérations sur le monde d'antan cher aux cartes postales anciennes vous auront peut-être aidé à replacer les paysages et lieux connus, dans un contexte déjà lointain, bouleversé par les événements qui vont suivre.

(version revue le 4/01/16 – DM)